

La question de la surface et du temps dans la cure du psychotique¹

« Vous avez tout notre temps », disait un schizophrène au psychanalyste qui passait devant lui, dans la salle commune où il se tenait assis. Ce « vous » qui l'avez, ce temps-là, et ce « nous » qui n'a comme seul *être* que le possessif du « notre » temps, il n'est pas sûr du tout que ça fasse deux. Il n'est pas sûr qu'additionner celui qui a le temps qu'il a pris à l'autre, avec celui qui ne l'a pas parce que le premier le lui a pris, ça fasse deux ; cela ferait plutôt trois, le schizophrène, le psychanalyste et le temps. Ou bien il faudrait fractionner : celui qui a moins de temps s'additionnerait avec celui qui a plus de temps, un avec du moins additionné à un avec du plus, cela ne ferait pas non plus du deux, mais un nombre imaginaire, peut-être une racine de moins un : certainement pas zéro, mais un vide central (vide de l'Autre) qui s'écrirait comme ça, racine de moins un. On pourrait aussi essayer de nouer les trois éléments que sont le schizophrène, le psychanalyste et le temps, de les nouer de façon borroméenne, c'est-à-dire de les écrire comme un nœud ; et on pourrait essayer d'examiner les sortes de nouages possibles entre le réel, le symbolique et l'imaginaire. L'imaginaire, ce serait le temps. Il ferait le médiateur (le moyen, le *noueur*) entre le réel du sujet et le symbolique qu'essaie d'avancer (avec lequel essaie de s'avancer) le psychanalyste dans cette rencontre fugace et furtive de la salle commune, le médiateur tel que peut le faire le collectif quand il noue le réel de la folie (de l'expérience de la folie) et le structural d'un sujet (pris par le langage), par exemple le collectif de cette communauté particulière, dirait Maurice Blanchot², celle de ceux qui n'ont pas de communauté et dont, ici, le commun est d'être privé de leur temps.

Mais si, dans le transfert, « notre » temps c'est « vous » qui l'avez, le deux du « vous » et du « notre » n'a qu'un seul temps, et peut-être qu'un seul corps, au sens de surface d'inscription. Surface et temps, c'est ce que Lacan proposait dans *Les Non-dupes*³ de tenter de définir comme suite à son « Temps logique » avec l'apologue des trois prisonniers.

Quand un psychotique vient demander à l'analyste non pas la guérison de ses symptômes, mais leur « tempérament »⁴, il demande qu'une marque de son propre corps, pour exister, s'inscrive chez l'analyste, afin qu'une lecture en

¹ Texte d'une intervention faite au Colloque du Cercle freudien, *L'écriture*, les 1-2-3 octobre 2010.

² M. Blanchot, *La communauté inavouable*, Paris, éd. de Minuit, 1983.

³ J. Lacan, séminaire *Les Non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974.

⁴ J. Lacan, « L'expérience de la passe », *Lettres de l'École freudienne* n° 23, 1978.

devienne possible. Une lecture, ou un bord ? Une lecture qui fasse bord. Le tempérament ne serait rien de plus qu'une courbe de température, qui s'écrive enfin. Sur la surface de la feuille, s'écrirait la courbe du temps où la fièvre monte et descend ; devenue signe, Z, pour quelqu'un, l'analyste, signe écrit, la perception, W, du brûlant et du glacé, du cauchemar et de la convulsion, la perception peut s'inscrire. La fonction scribe (dont parle Oury⁵) se résoudrait ainsi dans la question (la jonction) de l'écrit et de la perception, de l'écrit et du corps (surface perceptive).

C'est la question des premières inscriptions de ce que Freud appelle les signes de perception, WZ, première trace écrite de ce qui se construira en appareil psychique : le tracé pulsionnel, la béance du refoulement originaire, le trou dans le savoir, l'impossible du sexe : tout ce qui fait bord à l'objet *a*. Au point de serrage des trois ronds du nœud bo, cette lettre écrite a (désignant l'objet) borde les trois trous de R, S, I : un bout du bord de la pulsion, un bout du bord du non-sens, et un bout du bord de l'impossible du rapport sexuel. Lettre écrite qui fraye ainsi un accès au réel de la pulsion, au réel du non-sens, au réel du sexe.

Les premières inscriptions WZ, ce sont essentiellement le vu et l'entendu que le refoulement réorganisera le long des couches successives de l'inconscient ; mais, présentes dans la fabrication du fantasme, les plus archaïques d'entre elles, avant l'entendu et le vu, ce sont le senti, le goûté, le flairé, qui pourront soutenir les constructions dont parle Freud dans les moments de difficulté en analyse.

Or, lorsque la perception de son propre corps doit, pour être « perçue », c'est-à-dire éprouvée, s'inscrire sur un autre corps, lorsqu'une perception ne peut s'inscrire en signe qu'ailleurs que chez soi, une « fonction scribe » ne peut-elle pas s'élaborer dans un espace imaginaire modifié ? Toute inscription peut sans doute se décomposer en vu et en entendu (en surface du vu et temps de l'entendu), en images sonores et visuelles. C'est ce que raconte **Freud** dans son travail sur les Aphasies : s'étant vu par deux fois en plein danger, chaque fois de façon soudaine, il a pensé « cette fois c'en est fait de moi » ; et pendant qu'il continuait à parler ainsi intérieurement avec les images sonores des mots qu'il se disait et des mouvements de lèvres à peine perceptibles, il a entendu ces mots criés dans son oreille, et en même temps il voyait les lettres de ces mots, comme imprimées sur une feuille, voltiger dans l'air⁶. Eh bien, dans la psychose, ces lettres s'imprimeraient non dans l'air mais sur le corps de l'analyste, s'il veut bien s'en faire le scribe.

⁵ J. Oury, « Le corps dans ses entours : la fonction scribe », dans *Corps, psychose et institution*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2002, hors coll. Oury emprunte ce terme à un phénoménologue, M. Balat, qui l'introduit à partir de ce que Pierce appelle « fonction grapheur ».

⁶ S. Freud, *Contribution à l'étude des aphasies*, Paris, PUF.

Dans ce « vide silencieux » du temps où rien ne s'entend ni ne se voit, réside peut-être la « vraie raison de parler⁷ » : je propose de l'appeler l'espace indéfini du non spéculaire (de l'imaginaire non spéculaire).

Pas de deux, pas de vous et nous, ni de toi et moi. Pas de miroir, mais un trois non spéculaire. Le « je sais pas » que répète indéfiniment, en se frappant le visage, un jeune patient, n'est ni le reflet ni l'écho (spéculaire) d'un « je sais » supposé à l'analyste. Ce n'est pas le moins d'un plus, encore moins d'un plus qu'aurait l'analyste. Ce « je sais pas » est, au contraire, à séparer en un « je sais », le « je sais » du sujet auquel seule la négation du « pas » donne accès, et en un « pas » qui est imputable à l'autre (l'Autre maternel) et dont l'autre du transfert va porter le poids muet. « Je sais » c'est le patient qui l'a, qui l'est par conséquent : c'est ce qui a si peu manqué à la mère qu'elle n'a pas su, pas pu, l'inscrire, ni le lire sur lui : son corps. Donc ce « je sais » il l'est, comme bout du corps maternel. Mais la négation de ce savoir, descendue du surmoi grand-maternel, ce « pas » qui est devenu une qualité de son être même, une qualité pour ainsi dire mortelle, qui le pousse au bord de la mort, c'est sa tête qu'il frappe ; sa tête est le « pas » du « je sais » qu'est son corps. Il faut donc à l'autre du transfert apprendre dans la cure à inscrire ce « pas » en lui, à le reconnaître en lui, à se reconnaître comme ne sachant pas, pour que le patient lise ce « pas » comme il lirait, non pas sa chute sans cesse annoncée, mais une trace laissée par son propre pas qui cernerait le vide (l'absence de trace, l'absence de pas, l'absence maternelle) qu'elle pourrait saisir.

Ce « je sais pas » est répété jusqu'à ce que l'analyste entende du dedans le « pas », et le sépare du « je sais » du savoir que ne sait pas encore le patient, jusqu'à ce que l'analyste fasse sien ce « pas » pour qu'enfin le patient le reconnaisse en dehors de lui. Il ne recouvre pas la position de non savoir que doit tenir l'analyste pour entendre. Il ne s'agit pas du même « pas » ; du pas d'accès au savoir du patient au pas de savoir de l'analyste, aucune coïncidence spéculaire, mais une étendue psychique où pourraient se croiser l'impensé de l'un et l'irreprésentable de l'autre.

Si la cure a pu permettre de séparer les traces verbales du « je sais » des traces d'affect du « pas », les premières vont pouvoir s'imprimer (où ?), mais les secondes vont s'éprouver, elles, dans la chair de la cure ; leur disjonction éloigne une figure de la jouissance perdue qui aurait été celle d'un « pas-de-mots » du transfert, ou celle d'un « surtout pas » de savoir sur le sexe, sur la mort, sur la pulsion (de ce savoir que vit le patient sans le savoir). Jouissance perdue dont on peut attraper des bribes avec de la voix, du regard ou du geste. Des bribes qui écriront quelque chose de l'histoire du sujet. Mais les traces verbales à imprimer, il va falloir à l'analyste les inventer parce qu'elles ne sont pas disponibles chez le sujet, les inventer à partir des affects liés à la négativité du « pas » de ce savoir qu'a maintenant à supporter le patient, et que l'analyste

⁷ M. Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard.

lui-même n'a pas. Parce qu'il ne l'a pas, ce savoir, l'analyste se fait sujet vide, une épure de sujet, un pur support de l'écrit que pourra dévider une lecture des traces (d'affect).

À la jointure du symbolique et du réel que forme la trace, la trace de pas, il y a l'écrit, un écrit silencieux qui supporte le sujet. Cet écrit, sans encre ni papier, trace de la vague, souffle d'air sur un brin d'herbe, racine de moins un, feuille de température, fraction ou formule, dessin, n'est pas à lire, il fait simplement bord au réel dont il fraye l'accès : réel de l'hallucination, de la pensée délirante, du signifiant rejeté, du vide de vision mentale ; il le borde avec la surface qu'occupe ce bord une fois tracé, et avec le temps pris pour le tracer. Border quelque chose permet de le saisir.

Un bord, c'est ce qui permet à quelqu'un de saisir ce qu'il borde et de le modifier, comme se modifie le lieu d'où le sujet peut entendre que l'autre lui parle. Ce lieu modifié, c'est celui de la construction d'un *autre* imaginaire, non semblable, non narcissique, un autre imaginaire centré par le réel du non spéculaire. Quelque chose de ce bord du trou du réel va s'en imaginer comme surface, avant de prendre le temps de s'écrire ou de se dessiner, et ainsi de modifier ce qu'il borde.

L'écrit bâti peu à peu dans la cure n'est plus seulement la trace du sujet mais il le supporte, en bordant la cure. Il faut à ce sujet le temps de consentir à cette trace de lui, cet écrit de lui qui se déplie au bord de lui ; c'est lui qui a maintenant tout notre temps. Car une trace comporte sa propre fin, qui dit qu'elle aura été trace. Son effacement. Dans le transfert, si *nous* avons tout *leur* temps, il nous incombe de border ce temps : d'en tracer la fin. Depuis le début, on est au bord de la fin. La fin de la trace c'est comme le bord du réel qui s'étale en dehors de l'horizon et qu'on essaye de faire glisser en dessous pour en attraper l'autre bord.